

## **Politique et psychiatrie**

La première institution de fous, l'asile de Pinel au 19<sup>ème</sup> siècle, fut une institution révolutionnaire née des idéaux de 89. Curieusement, cet asile où on ne mettait que les fous (et ni les délinquants, ni les pauvres, ni les malades) renoue avec l'externement fluvial moyen-âgeux et l'embarquement des fous sur des navires. Entre Pinel et le Moyen-Age, au 17<sup>ème</sup> siècle et au 18<sup>ème</sup> siècle, les fous étaient enfermés avec les pauvres, les malades, les débiles, les voleurs et les assassins dans des léproseries, puis dans des maisons d'internement, telles nos modernes MAS. Parce qu'enfermés tous ensemble aux lisières des villes, les exclus ont provoqué dans ces villes de grandes peurs ; ainsi au 18<sup>ème</sup> siècle "on veut brûler Bicêtre" à cause d'une épidémie de peste. La peste était ainsi identifiée à la folie.

Or c'est avec l'asile de Pinel qu'est apparue la notion de guérison. Il s'agit de guérir les aliénés. Pinel, c'est une maladie, un asile, un traitement : le traitement moral qui s'appuie sur le savoir dit des concierges (Pussin, le premier infirmier psychiatrique, était le concierge de Bicêtre) et qui emprunte à la fête révolutionnaire son théâtralisme. L'asile est bel et bien une institution imbibée des idéaux de 89. Ça n'a pas duré. La Révolution de 1848 fera de ces anciens socialistes, de ces anti-cléricaux, de ces saint-simoniens et carbonari comme Buchez qui participera à la rédaction de la loi Falloux en 1850, des policiers de l'Etat impérial, assujettis au nouvel ordre qu'ils mettront au-dessus de la liberté. Et la réconciliation avec le clergé, que refusaient les aliénistes avant 1850, est désormais là. Derechef, dans la troisième république, l'aliénisme est attaqué à la fois par la gauche anti-bonapartiste (l'asile est une Bastille où rentrent les opposants politiques sur simple lettre de cachet - rappelons-nous la grande peur des internements arbitraires en mai 68), et par la droite cléricale et conservatrice (la folie est un péché, seuls les catholiques peuvent la soigner, c'est-à-dire l'éradiquer).

Alors, dans le dernier tiers du 19<sup>ème</sup> siècle, l'association clergé-aliénistes ayant débouché sur l'organicisme, s'installe la théorie dégénérative de la folie considérée comme héréditaire. Née du déclin pinélien (une maladie, un asile, un traitement), non étrangère à la fin

brutale de l'expérience révolutionnaire, ni non plus au durcissement de la classe bourgeoise après la guerre franco-prussienne et la Commune, cette théorie reflète et nourrit les discours d'une fin de siècle sur le déclin et la décadence - en effet déclin de l'industrie et élection des socialistes en 1893 sont centrés par l'image du communard saôul et dangereux, immature et dégénéré. D'où, à la même époque, l'apparition de l'hygiénisme qui annonce, dans le champ de la science, celle de l'eugénisme moderne. Le reste de raison sur lequel s'appuyait Pinel (le fou n'est pas totalement fou, il y a un reste de raison chez lui) justifie d'abord le traitement moral, puis, bien sûr, l'aliéniste qui le pratique ou le prescrit. Son principe, c'est la curabilité. Apparue avec Pinel, la notion de guérison disparaîtra avec la théorie de la dégénérescence née, rappelons-le, au moment de l'émergence de la société marchande. Elle sera définitivement enterrée par l'industrie pharmaceutique qui soutient, par exemple, que 15% de Français sont dépressifs mais que la moitié ne le sait pas <sup>1</sup>. Si la génétique est venue aujourd'hui remplacer la guérison (la curabilité pinélienne), n'est-ce pas que l'asile soigne mal ? N'est-ce pas la grande misère de l'hôpital psychiatrique ? C'est donc l'asile qui est à soigner, répondait le psychiatre ; or ce discours n'a-t-il pas donné lieu à l'hygiénisme d'abord, à l'eugénisme ensuite ?

Avec la fin de l'aliénisme et le début de la psychiatrie, en 1890, commence le déclin de la théorie de la dégénérescence. Il y a plusieurs raisons à cela. D'une part Charcot, avec l'hypnose, sur laquelle se branche Freud, fait de l'hystérie une entité clinique ; d'autre part la naissance et l'essor de la neurologie désasistent les aliénistes ; enfin l'apparition des névroses de guerre de 14-18 rend manifeste désormais l'existence d'un polythéisme des maladies mentales.

Si la psychanalyse a commencé avec la psychiatrie, que ce soit celle de Charcot ou celle de Griesinger, ou encore celle de Bleuler, elle lui aura cependant enlevé le champ de l'hystérie d'abord, celui de la psychose ensuite.

La psychiatrie n'applique pas les méthodes techniques de la psychanalyse, elle omet de relier quelque chose au contenu de l'idée délirante, et, en invoquant l'hérédité, elle nous donne une étiologie très générale et lointaine, au lieu de commencer par mettre au jour une causation plus spécifique et plus immédiate. Mais y a-t-il là une contradiction, une opposition ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un complément ? Le facteur héréditaire contredit-il donc l'importance de l'expérience vécue, est-ce qu'ils ne se combinent pas plutôt tous les deux de la manière la plus efficace ? Vous m'accorderez qu'il n'y a

---

<sup>1</sup> Cf. l'un des numéros du *Monde* d'octobre 1999.

rien dans l'essence du travail psychiatrique qui pourrait regimber contre l'investigation psychanalytique. Ce sont donc les psychiatres qui s'opposent à la psychanalyse, pas la psychiatrie. La psychanalyse entretient avec la psychiatrie à peu près le même rapport que l'histologie avec l'anatomie : l'une étudie les formes externes des organes, l'autre leur structure à partir des tissus et des particules élémentaires.<sup>2</sup>

À son tour, Lacan réintroduit la psychanalyse dans la psychiatrie, d'abord avec Aimée : "Eh bien, non seulement nous nous ferons ses secrétaires [de l'aliéné], mais nous prendrons ce qu'il nous raconte au pied de la lettre, ce qui jusqu'ici a toujours été considéré comme la chose à éviter."<sup>3</sup> Pendant la seconde guerre, à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, la psychanalyse s'est trouvée en prise à la fois avec l'événement psychiatrique et avec le marxisme ; naît alors ce qui sera nommé en 1952 par Daumezon le mouvement de psychothérapie institutionnelle. Plusieurs mouvements ou expériences en sont issus : si nous connaissons encore les expériences institutionnelles de la Borde ou de la Chesnaie, nous avons peut-être oublié les Croix marine en 1952, le G.T.P.S.I. en 1960-66, la S.P.I. créée en 1965 de même que la F.G.E.R.I. et la revue *Recherches*. Ainsi la thèse pinélienne (l'asile va soigner le fou) est renversée (c'est l'asile qui est malade, il faut le soigner).

Mais le nouage qui exista à la Libération entre psychiatrie publique et chose freudienne, ne réapparaîtra que dans les années soixante, après un passage par la décadence du savoir psychiatrique et la misère de l'hôpital. Ce qui explique sans doute la fascination des cliniciens, à l'E.F.P., pour une psychiatrie nourrie par la psychanalyse ; ils revenaient de loin. Lacan, après avoir été exclu de la S.F.P et de son séminaire à Sainte-Anne, ira parler à l'hôpital psychiatrique de Vaucluse au moment où il fonde son École ; Oury, qui enseignait Lacan à La Borde, tiendra rue Claude Bernard un groupe sur l'institution tous les mercredis jusqu'à la fin de l'E.F.P. En 1967, Lacan fait une conférence aux psychiatres à Ste-Anne, dans l'amphithéâtre Magnan. Plus tard, en 1971-72, il y tiendra son séminaire *Le savoir du psychanalyste*. Mais le premier nouage reste celui de Saint-Alban, où arriva, fuyant la guerre d'Espagne, Tosquelles avec dans sa poche la thèse de Lacan, thèse "qui fut le fil, dira Lacan, dont Tosquelles m'a dit avoir démêlé le labyrinthe que lui fut Saint-Alban", thèse que les malades de Saint-Alban ronéotèrent et

---

<sup>2</sup> S. Freud, "Psychanalyse et psychiatrie", dans *Introduction à la psychanalyse*, Gallimard, p.326.

<sup>3</sup> J. Lacan, séminaire *les Psychoses*, leçon XVI.

relièrent, permettant ainsi sa première diffusion après dix ans de sommeil "de Belle au Bois". Faut-il encore mentionner, à propos de la place de la folie dans le collectif, les groupes de surréalistes (*Acéphale*, *Contre-Attaque*) ? Faut-il mentionner les groupes de Bion et Rickmann <sup>4</sup> ?

Cette question de la folie et du collectif ne cesse d'être féconde. Dans les années soixante aussi ( un peu avant ce Mai aujourd'hui au musée), l'exclu (donc le fou d'alors) est restauré dans son être à la fois comme l'exclu que nous sommes tous, et comme le modèle de la dissidence en Occident. C'est l'antipsychiatrie dont les questions sur l'humain vont d'une métaphysique de la folie en Angleterre avec Laing et Cooper aux questions institutionnelles qui se posent en Italie avec Basaglia ; c'est le nouage marxisme-psychanalyse-humanisme chrétien, allié d'un vieux fonds militant prolétarien, qui conduit, après la psychothérapie institutionnelle, à la politique de secteur, à la désasilisation, à la pluridisciplinarité des équipes soignantes. L'exclu, dans ces années soixante, c'est ce qui nommait le non-dit des pratiques sociales face à la moralité et au conformisme de la société marchande ; le soin devait donc cacher aux instances dirigeantes la déviance, de même qu'il leur cachait ce qui montait des profondeurs sociales. On dénonçait par conséquent, dans les années soixante, l'inadaptation totale des cadres traditionnels de soins et la réalité du soin ; on dénonçait le surveiller-punir de l'HP, face d'ombre d'une société démocratique et tolérante avec ses conditions de vie carcérale. Tous minoritaires confondus, exclus, fous, homosexuels, irréductibles, reconnus et suscités <sup>5</sup>, affirment un droit à la différence et à l'existence. La folie nous avait permis d'apprendre à reconnaître la différence et l'exclusion ; aujourd'hui, elle y sombre.

L'après-68 avait vu une psychiatrie comme quatrième discipline médicale à égalité statutaire avec la M.C.O. (médecine-chirurgie-obstétrique), cependant que la psychanalyse lacanienne allait jusqu'à détrôner la clinique classique du 19<sup>ème</sup> siècle désormais oubliée. Plus tard on verra la psychiatrie s'effacer progressivement du paysage médical et, d'un même mouvement, la psychanalyse se retirer progressivement de la psychiatrie, laissant une clinique vidée de l'une comme de l'autre. Le retour dans la psychiatrie de ce qu'elle-même avait enseigné autrefois à la psychanalyse aura pourtant fait long feu. À la fin des années soixante, la grande psychiatrie classique se dissout

---

<sup>4</sup> J. Lacan "La psychiatrie anglaise et la guerre", *L'évolution psychiatrique*, 1947.

<sup>5</sup> Cf. le numéro de *Recherches* sur les homosexuels.

définitivement dans la psychanalyse, importée dans les hôpitaux psychiatriques ; et la psychiatrie militante à son tour se dissout dans l'institutionnel. Cette psychiatrie qui disparaît, quelle est-elle ? C'est la grande clinique du 19<sup>ème</sup> siècle ; soit celle dont la naissance, après l'aliénisme, est mêlée à l'émergence du capitalisme dont elle est citoyenne, elle qui a pour tâche de s'occuper de l'humanité non reconnue de l'aliéné -humanité qui donnera prétexte, ce ne sera pas la seule, à extermination. La psychiatrie, elle, vit peu à peu l'asile dévoyé et remplacé par les grands renfermements modernes de la société occidentale. Pourtant c'est elle qui avait mis fin, au bout des cinquante années de psychothérapie institutionnelle (soigner l'institution) et de psychiatrie dans la cité (soigner la cité, pourquoi pas ?), à l'isolement de l'hôpital ; c'est elle qui a mêlé la médecine à la vie et la psychiatrie à la ville : c'était la pensée du désaliénisme, c'était le règne de l'invention soignante ; il ne s'agissait pas de production, mais de penser au plus près de l'usage du collectif. Le patient fondait le soin, et fondait le soignant. C'était dans un même temps et d'un même geste qu'on comblait les sauts-de-loup à l'hôpital de Ville-Evrard et qu'on prescrivait du largactil à Vaucluse, à la place des camisoles de force. Or cette psychiatrie du désaliénisme, qui veut désaliéner là où l'asile a été dévoyé, disparaît progressivement par rattachement à la médecine, par soumission au dispositif médical, par restructurations successives qui ont pour visée de mettre la santé au pas, dans le cadre de la pensée unique. Aujourd'hui, on ne fait plus de théorie ni de clinique, on fait de l'intendance ; on a désappris à innover, on va désapprendre à penser. La "police de la pensée" <sup>6</sup> produit l'abandon consenti de projeter dans l'avenir, d'anticiper, de penser ; et puisqu'on n'innove plus, les moyens offerts sont diminués. L'orientation des services, qui pour beaucoup s'originait de ce nouage entre psychiatrie publique et chose freudienne des années quarante, s'asservit progressivement à l'hégémonie nord-américaine, à sa technologie et à son idéologie.

Un nouveau grand renfermement apparaît aujourd'hui à l'horizon : celui des exclus de la rue, parasites, asociaux, pauvres, malades. Bientôt réunis aux fous sous la carte unique d'handicapé social, ils vont constituer le lot grossissant des déchets du capitalisme moderne. Or l'externement forcé n'a rien d'une désasilation. Rapatrier la psychiatrie à l'hôpital général n'a pas signé la fin de la discrimination ; au

---

<sup>6</sup> Yves Buin, *Psychiatries, utopie et déclin*, Érès, 1999.

contraire, une nouvelle discrimination s'est installée entre la psychiatrie des CHU et la psychiatrie des pauvres dans les MAS.

Une telle crise sociale, effet logique d'une conquête planétaire des marchés qui détruit à la fois les structures sociales traditionnelles et les structures étatiques, ne peut se résumer au constat d'un déclin de la fonction paternelle sous peine de psychologiser le politique, c'est-à-dire de nourrir l'idéologie qui soutient son alliance avec le capital, en ignorant la disparition concertée des cultures du travail, de l'ouvrier et du partage. Constat qui ignore également les effets d'Auschwitz. Car, au lieu de faire face au délitement du lien social, au lieu d'alerter sur la gravité des ruptures en cours et de voir leur précurseur que fut le drame nazi, la psychiatrie est réduite à faire taire les révoltes individuelles ou collectives, à répondre à l'attentat ou à la précarité ; en somme elle est chargée de traiter ce que la société peut d'autant moins traiter qu'elle-même l'a produit. Être au service des exigences de la productivité que nécessite l'organisation mondiale de la santé <sup>7</sup>, conduit à l'effacement de la clinique de la folie (entériné par les différents D.S.M.) et à son engouffrement dans le grand fourre-tout des exclus de la société, mis à charge du psychiatre. Au psychiatre donc de traiter les rebuts de la société, les déchets du système monétaire : ces exclus ne sont plus des esclaves qui produisent de la valeur, de la plus-value, ce sont les déchets du système, incontournables. De même, le patient n'existe que sous forme de points ISA dont l'hôpital-entreprise fait budget. Ainsi la pensée, lorsqu'elle surnage à la débâcle des idéologies de gauche, ne peut que s'inféoder à la grande finance des multinationales (dont les politiques sont les exécutants). Converties au néolibéralisme, les forces progressistes se plient au mondialisme d'une plus-value que la spéculation emballe : plus-value non plus seulement fournie par le travail humain, mais auto-engendrée grâce aux technologies de l'instantané et du virtuel. Certes un même assistanat du handicap social rassemble chômeurs, RMI, SDF, toxicomanes, délinquants, fous, précaires, au nom de ce qu'ils ne participent pas à la productivité. Mais, déchets du système, n'y sont-ils pas fatalement nécessaires ?



<sup>7</sup> J. Lacan, "Psychanalyse et médecine", 1966.

Malaise de la civilisation, errance, disent les psychanalystes ; pourtant, comme la psychiatrie, ne courent-ils pas le risque, eux aussi, de disparaître, noyés dans ce "malaise", dissous en tant que symptôme social <sup>8</sup> ? Certes le discours capitaliste que Lacan a mentionné <sup>9</sup> (inventé comme perversion du discours du maître) peut rendre compte de cette "classe" d'handicapés sociaux qui regroupe tous les bannis, tous les exclus d'un capitalisme moderne ; le sujet  $\mathcal{S}$ , agent du discours dont il est l'employé, dépossédé de son savoir  $S_2$ , dont les attaches signifiantes  $S_1$  sont invalidées, dégénérées, se produit lui-même comme  $a$  : plus-value et déchet tout ensemble. Ça tourne en rond, ça se consomme et ça se consume dit Lacan, ça va vers sa destruction. Or, non seulement il n'y a pas trace de destruction du capitalisme, mais il y a modification et aggravation. La mondialisation (qui correspond à la circularité des termes du discours capitaliste) des marchés s'accompagne d'une criminalité financière où la spéculation court-circuite le travail humain. Quelques groupes industriels et financiers privés entendent dominer le monde, sous l'effet combiné des nouvelles technologies de l'information, et des nouvelles techniques génétiques de manipulation de la vie (privatisation du génome humain et brevetage généralisé du vivant, qui ouvrent de nouvelles perspectives d'expansion au capitalisme <sup>10</sup>). Comment écrire cette aggravation du discours capitaliste où le sujet sacrifie son être de jouissance au "mémorial de la plus-value" <sup>11</sup>, discours qui produit, avec la marchandisation généralisée des mots et des choses, des corps et des esprits, avec une idéologie de la *world culture* qui ramène en force censures et manipulations, le sous-développement (psychique, plus de pensée ; économique, plus d'argent) ? L'apparent triomphe, en Occident, de la démocratie et de la liberté a pour revers un peu partout le retour de zones chaotiques de barbarie ; que vaut une soi-disant liberté de pensée devant ce nouvel âge de l'aliénation qui propose comme "opium de masse" le "meilleur des mondes" de la consommation ? Comment la psychanalyse peut-elle écrire un discours qui à la fois a permis sa naissance et menace l'existence de sa pratique, soit de son expérience ? Comment, discours elle-même, peut-elle éviter de se

---

<sup>8</sup> J. Lacan, séminaire *Le sinthome*, séance du 13 avril 1976.

<sup>9</sup> J. Lacan, Conférence à Milan, "Du discours psychanalytique", 12 mai 1972, dans *Lacan in Italia*, Milan, la Salamandre, 1972.

<sup>10</sup> Ignacio Ramonet, "L'an 2000", *Le Monde diplomatique*, décembre 1999.

<sup>11</sup> J. Lacan, séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, p. 92.

transformer en ce "discours piteux" dont parle Lacan, discours qui serait tout entier voué au service du discours capitaliste ?